## La Mort aux trousses
(Alfred Hitchcock, 1959)

### Analyse de séquence
# Au théâtre sans maman

*par Youri Deschamps le 21.01.2011*

La personnalité première de Roger Thornhill (Cary Grant) est désormais de notoriété publique : pendant toute la première partie de *La Mort aux trousses*, notre héros est assisté, pris par la main, et ne tire jamais seul les rênes de sa propre vie, qu'il ne possède pas encore.

Pendant la première demi-heure en effet, Thornhill ne prend aucune décision par lui-même : il s'est contenté de se laisser emmener jusqu'au bar par sa secrétaire ; sa mère (une vraie mère hitchcockienne) doit l'emmener au théâtre, mais les espions l'emmèneront chez Vandamme (James Mason), qui le mettra ivre dans une voiture [10 et 11], voiture qui l'emmènera jusqu'au commissariat de police [12], commissariat dont le feront sortir sa mère et son avocat (c'est-à-dire ses parents), etc.

Au moment où a lieu cet entretien entre Vandamme et Thornhill, ce dernier – à l'heure qu'il est –, devrait être au théâtre avec « Maman ». Dans la mise en scène de cette séquence, Hitchcock se joue du contretemps qu'il fait subir à son héros, et trouve une réponse filmique à l'exposé de la névrose qui « empêche » le protagoniste. En effet, que fait Vandamme dès lors qu'il entre dans la bibliothèque ? Il ne fait ni plus ni moins que de transformer l'endroit en scène de théâtre !

Effectivement, il commence par tirer les rideaux [01 et 02], puis allume les deux lampes [03 et 04] (les feux de la rampe, en somme), alors que rien, dans la logique de l'intrigue, ne vient justifier de telles actions. Symboliquement, donc, Vandamme enferme Thornhill de force sur la scène, alors que ce dernier aurait dû être dans une salle de spectacle avec sa mère. D'ailleurs, Thornhill proteste : on veut lui faire jouer un rôle qui n'est pas le sien ; mais il est déjà trop tard, la pièce a déjà commencé, ce que redoublent les dialogues : *« être enlevé m'indiffère, mais je dois aller au théâtre ! »*, *« - Votre talent d'acteur fait de cette pièce un théâtre »* ; théâtre dont les coulisses gèrent aussi la circulation des hommes de mains de Vandamme.

Et la mise en scène d'Hitchcock, toujours elle, semble répondre littéralement à la réplique de James Mason, puisque les angles de prise de vue obéissent d'un seul coup à l'architecture d'un théâtre : les plans [05] et [08] (plongées) sont vus « depuis le balcon », tandis que les plans [06], [07] et [09] (contre-plongées) sont pris « depuis la fosse d'orchestre », alors que rien d'autre, encore une fois, n'impose pareilles positions de caméra.

En vrai dramaturge capable d'intégrer les données de n'importe quel espace scénique, Vandamme remplit son rôle de metteur en scène d'une façon toute professionnelle : il fait d'abord son casting (*« vous êtes mieux habillé que les autres »*) et fait ensuite répéter son acteur en compagnie de son assistant Léonard (Martin Landau). Tout compte fait, Vandamme ne fait rien moins que de lui lire le scénario du film : *« A présent, vous habitez l'appartement 796 du Plaza de New York en tant que George Kaplan de Detroit »* (Thornhill s'y rendra en effet trois scènes plus loin et sera reconnu comme Kaplan). *« Vous êtes attendu à l'Ambassador de Chicago. Et ensuite au Sheraton, à Rapid City, dans le Dakota du Sud »*. Thornhill aura beau demander l'intervention de sa mère une dernière fois pour le sortir du commissariat, c'est seul qu'il devra jouer le rôle que lui impose son metteur en scène.

Et comme le théâtre rappelle le lien maternel dont le héros doit se défaire, c'est finalement un rôle de cinéma que lui a écrit Vandame : un rôle à haute teneur en suspense, où Thornhill pourra enfin affronter seul tous les dangers (afin de conquérir Eve Kendal, la blonde Eva Marie Saint), et dont la scène du champ de maïs constitue une sorte d'apothéose particulièrement virtuose. C'est en effet lors de cette séquence que Roger Thornhill accèdera à l'autonomie et qu'il se décidera (enfin) à agir par lui-même. Mais, comme tout jeune premier, Thornhill a d'abord dû passer par le « off » (une scène de fortune, improvisée dans un bureau d'emprunt), avant de brûler les planches sous le soleil, dans la solitude d'un champ de maïs.

*par Youri Deschamps le 21.01.2011*
*Site Revue Eclipses - Copyright*